

Libretto

FÉLIX VALLOTTON

LA VIE MEURTRIÈRE

Avec sept dessins de l'auteur

roman

Libretto

© Éditions Libretto / Libella, Paris, 2021, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-585-1

Félix Vallotton, né à Lausanne en 1865, décide de partir à Paris en 1882 pour y apprendre la peinture. Portraitiste rapidement remarqué, il s'engage après 1890 dans la gravure sur bois. Le renouveau qu'il insuffle à cette technique ancestrale lui vaut une notoriété internationale d'artiste à la pointe de la modernité. Lié d'amitié avec Vuillard, Bonnard et Maurice Denis, il rejoint le groupe des nabis et devient le principal illustrateur de *La Revue blanche*. Sans cesse à la recherche de nouvelles formes d'expression, il explore tous les genres picturaux. Ses scènes d'intérieurs et ses nus féminins témoignent de son sens de la composition original et de son emploi contrasté des couleurs. Touché par l'horreur de la Première Guerre mondiale, il trouve dans le conflit une source d'inspiration qui le pousse vers l'abstrait. L'ampleur de son œuvre, plus de 1 700 peintures, est d'autant plus considérable que Vallotton l'a réalisée en quatre décennies, tout en exerçant ses talents dans d'autres disciplines. Dessinateur prolifique, il s'est aussi essayé à la sculpture, aux arts appliqués et laisse, à sa mort à Paris en 1925, des critiques d'art et des essais, des pièces de théâtre et deux romans.

AVANT-PROPOS

Le 28 juin 18.., à neuf heures du matin, le commissaire de police du quartier de la Muette posait en arrivant à son bureau la question habituelle :

– Quoi de neuf, Boulot?

À quoi le secrétaire répondit, comme toujours :

– Rien de particulier.

– Des lettres?

– Sur la table.

– Quel temps!... dit encore le commissaire en retirant son pardessus.

Ces deux mots, additionnels à ceux qu’ordonnaient les stricts rapports de service, marquaient, dans l’esprit de l’honorable fonctionnaire, la dose de familiarité due par le supérieur au collègue obscur. Qu’il plût à torrents, d’ailleurs, ou que, comme ce jour-là, le soleil fût radieux, les termes restaient identiques. À l’inférieur la charge d’en préciser le sens.

Cela dit, M. le commissaire passa dans son cabinet.

Les trois premiers des plis classés par rang de taille sur son pupitre ne contenaient, on veut l’espérer, rien d’urgent, car M. le commissaire se contenta, dès lecture, de les jeter au panier. Au quatrième, par contre, il héla Boulot dont aussitôt la tignasse apparut.

– Boulot, un suicide.

– Homme ?

– Oui, rue des Vignes. Il faut y aller.

– C'est peut-être une blague, insinua le secrétaire, qui n'aimait pas le mouvement.

– Possible, mais il faut y aller tout de même. Bah ! le quartier est joli, ça nous fera une promenade... Prévenez Poirot et Rablé, je descends.

Le secrétaire disparut, et M. le commissaire acheva son courrier, je veux dire qu'il prit la peine d'ouvrir ce qui en restait avant de l'envoyer au tas ; sur quoi, son pardessus renfilé, il mit son chapeau et descendit au poste où les deux agents l'attendaient.

Sur ses talons, la pièce rentra dans le silence administratif ; au mur, une éphéméride tremblota ; dans le panier, la correspondance du jour agonisait sur celle de la veille avec d'imperceptibles craquements de papier mal froissé.

Les papiers des pauvres, mous et résignés, moururent presque tout de suite, les papiers élégants y mirent un peu plus de temps, mais à peine.

111, rue des Vignes, la concierge ne fut pas peu surprise de voir cet appareil. Effarée d'abord par l'appel d'un timbre impérieux plus que de raison, elle se calma devant les uniformes, invoqua sa sciatique et feu son mari, et se disposait à entrer dans des histoires, quand le commissaire lui coupa la parole :

– Monsieur Jacques Verdier ?

– Au troisième, la porte à gauche.

– Est-il chez lui ?

– Je ne l'ai pas vu descendre.

– Avez-vous la clé de son appartement ?

– Oui, monsieur le commissaire, c'est moi qui fais son service.

– Parfait ! Montrez-moi le chemin.

– Un homme qui était si tranquille !... Qu'est-ce qu'il a

bien pu faire? murmurait la digne femme en prenant la tête de la colonne.

Gémissante, et tant bien que mal, elle se hissa jusqu'à l'étage. Arrivée devant la porte, ses jambes flageolaient.

– C'est ici, monsieur le commissaire.

– Frappez un peu, pour voir.

Pas de réponse.

– Ouvrez, alors.

La clé finit par trouver la serrure et tourna deux fois; dans l'escalier, des galons luisaient aux képis de l'ordre, quelqu'un se moucha.

Monsieur le commissaire entra le premier. La chambre était obscure, les rideaux clos.

– Voilà mon affaire, dit-il en apercevant dans un fauteuil la forme sombre d'un corps affalé; mais, d'abord, de la lumière.

On tira les rideaux, et l'homme apparut.

– Ah! mon Dieu!... ah! mon Dieu! se mit aussitôt à glapir la concierge, ce pauvre monsieur Verdier!

– Du calme! dit le secrétaire avec autorité.

Puis, comme il ne manquait pas d'esprit, il ajouta, paterne :

– Vous ne le réveillerez tout de même pas, hein?

Vu les circonstances, personne n'osa rire, pas même les deux gardiens de la paix, qui cependant étaient bon public. D'ailleurs le commissaire précipitait les choses.

– C'est bien le nommé Jacques Verdier? dit-il à la concierge. Vous le reconnaissez?

– Oui, monsieur le commissaire, c'est bien ce pauvre monsieur! Dans quel état le voilà mis!

– Vous pouvez retourner à votre loge, on n'a plus besoin de vous.

– Vous êtes bien honnête, monsieur le commissaire!... Une histoire pareille... au 111! J'en ai la chair de poule.

– Allez!... allez!...

La préposée revint donc à ses fonctions, bouleversée, mais non sans tout d'abord porter la nouvelle aux voisins du carré – à ceux d'en haut, à ceux d'en bas, à ceux d'à côté, et à ceux d'en face. Pendant une demi-heure, toutes les portes battirent dans l'immeuble.

– Nous disons : « Jacques Verdier, vingt-huit ans », continuait le magistrat, qui tenait en main la lettre du défunt.

« Je me tue volontairement, et pour des motifs personnels. Je n'ai ni parents, ni enfants, ni amis ; je ne dois rien à personne, et personne ne me doit rien. Je laisse dans le tiroir de mon secrétaire quinze cents francs en or et cinq mille en billets, plus une liasse de titres et d'obligations, que je donne à l'Assistance publique ; je réclame la fosse commune, et prie monsieur le commissaire de police qui fera la constatation de vouloir bien accepter, pour lui personnellement, le pli cacheté qui se trouve sur ma table : il fera de son contenu l'usage qu'il voudra. »

– Procédons régulièrement, dit le commissaire, qui se sentait troublé.

Il ouvrit le meuble : les choses étaient bien en ordre, les billets, les quinze cents francs et les titres. Sur la table, à côté du revolver, le pli cacheté portant pour toute suscription :

« À monsieur le commissaire de police. »

– Allons ! puisque c'est pour moi !...

Et il rompit le cachet.

Une deuxième enveloppe apparut, avec ces mots en grosses capitales :

UN AMOUR

M. le commissaire supporta très bien le coup, et de ses sentiments rien ne transpira.

– Ah bon ! dit-il, je vois ce que c'est.

Puis il fourra le paquet dans sa poche, et tout de suite revint aux affaires sérieuses.

– Boulot, vous rédigez le procès-verbal ; Poirot, vous préviendrez la mairie et l'état civil... L'histoire est simple comme bonjour !

Et jetant un coup d'œil au mort dont la tempe saignait :

– Ah ! le bougre ! il ne s'est pas raté !

– Ça, non, risqua Rablé, qui ne manquait pas une occasion de se montrer dans le service.

– Vous, restez de piquet en attendant le médecin... Nous autres, en route !

L'instant d'après, Rablé, demeuré seul auprès du cadavre, tâchait de se livrer à des réflexions, mais il était peu doué, et n'y parvint pas plus qu'à son ordinaire ; aussi, pour suppléer à cette disgrâce, se mit-il à admirer, sans les comprendre, les images qui pendaient au mur. Pour ce faire, il marchait prudemment, gêné par le bruit de ses bottes, et faisait de grands cercles autour des sièges.

À déjeuner, M. le commissaire, pour décharger son veston, jeta le manuscrit dans l'assiette de son épouse ; elle le trouva sous sa serviette, en lut distraitemment quelques pages et n'y prit aucun plaisir. Sa femme de chambre le recueillit plus tard, gisant dans quelque coin, et, ne sachant qu'en faire, elle le passa à son amant, élève architecte à l'École des Beaux-Arts.

Celui-ci en parla à divers amis chevelus, qui, le soir, au café, rêvaient de fonder une revue. Séduits par sa gratuité, la publication d'*Un amour* fut par eux, en principe, décidée.

Malheureusement l'idée ne germa point, la jeune revue ne vit jamais le jour ; ses fondateurs firent couper leurs cheveux, et *Un amour* sombra dans les poussières bien connues de l'oubli.

C'est de là que nous le tirâmes, pour le donner ci-après, intégralement et dans sa fleur.

NOTA. — Nous nous sommes crus en droit de substituer au titre un peu désuet, donné par l'auteur défunt, celui, plus épicé, d'*Un meurtre* ¹.

La différence n'est pas si grande qu'on pourrait croire, d'ailleurs, et chacun verra bien, après lecture, et selon ses expériences personnelles, combien les deux sens se juxtaposent : ils sont quasi synonymes.

1. Remplacé enfin par celui de *La Vie meurtrière*.



FV

AH LE BOUGRE ! IL NE S'EST PAS RATE

CHAPITRE PREMIER

Je n'ai, bien entendu, de ma naissance et des circonstances qui l'accompagnèrent, aucun souvenir, et ma mémoire n'a rien gardé des phases d'un événement qui dut se passer sans gloire, et, comme on pense, dans la plus stricte intimité.

Le seul témoin qui me resta de cette époque fut une photographie de mes parents, représentés tous deux en costumes surannés, la main dans la main, avec, aux yeux, un regard naïf de bonheur rengorgé; elle avait été faite, en signe d'orgueil, peu de jours après ma venue, et le cliché en était détruit. Je l'avais moi-même décrochée du mur paternel, déjà jaunie, et je lui vouais un respect et des soins tout particuliers.

Qu'est-elle devenue?

Je l'aimais sans doute avec exagération, car je l'ai si bien cachée un jour, que jamais plus je ne l'ai retrouvée.

De ma toute première enfance, je ne sus rien que par des ouï-dire. Ma mère prétendait que j'étais beau, et mon père que j'étais intelligent. J'étais, au dire de chacun, le portrait vivant de l'autre, et même une certaine tante Florence dont la forme rabougrie et le masque jaune me reviennent parfois, affirmait non seulement que je ressemblais à tous les deux, mais encore à mon grand-père Aubert qu'elle avait

connu dans sa jeunesse, et, de plus, à sa propre sœur à elle, une vieille fille un peu simple, qui n'avait vraiment rien à voir dans cette affaire.

Bref, je ressemblais à tout le monde. J'espère pour le monde n'avoir pas continué.

Seule, l'histoire de ma diphtérie plane sur ce petit passé vieillot et lui donne quelque relief. Comment l'attrapai-je, on ne le sut jamais, malgré d'innombrables discussions auxquelles la parenté tout entière se mêla ; en tout cas ce dut être affreux, car lorsque ma mère, rappelant quelque fait d'autrefois, disait : « C'était pendant la maladie de Jacques », tous devenaient graves et personne ne parlait plus. Enfin, bien que le sérum guérisseur ne fût pas inventé, je m'en tirai. Le nom du médecin qui fit le miracle fut révérend par les miens à l'égal des plus grands, mais je serais bien en peine de le dire.

Hormis « ma maladie », rien ne m'est donc parvenu de ces temps primitifs. Je dus être un bébé comme tous les autres, faire ce qu'ils font, pleurer, crier, salir mon linge ; pas plus qu'un autre je n'évitai la rougeole, et les dents me poussèrent dans les mêmes délais. Il faut en venir aux environs de mes cinq ans pour qu'une image vraiment réfléchie m'apparaisse.

C'était un soir. Assis près de ma mère, je découpais des images, que je collais ensuite dans un cahier ; non sans dommage pour mes doigts, lorsque survint mon père qui dit ces mots :

– La guerre est déclarée !

Je devinai qu'il s'agissait d'une chose considérable. Nous étions sous la lampe, et, dans le cercle de lumière tracé par l'abat-jour, je ne voyais à hauteur des yeux que le gilet de mon père, barré par sa chaîne en or. De ma mère, les seules mains apparaissaient dans la lumière, agiles sur un tricot blanc. Elles s'interrompirent soudain, et j'entendis une voix toute changée : « Est-ce possible!... mon Dieu!... », et d'autres choses dont je ne me souviens plus ; d'ailleurs il

était l'heure et on me coucha. Puis des semaines passèrent. Au tricotage avait succédé un travail dont je ne saisisais pas l'opportunité, mais qui m'amusait; ma mère, comme tant d'autres, faisait de la charpie. Je voulus l'aider; elle me confia un morceau de linge, et je m'escrimai de mon mieux à tirer les fils.

Dès lors, chaque entrée de mon père fut accueillie par un «Eh bien?» de jour en jour plus douloureux; mes parents parlaient à voix basse «afin de ne pas impressionner le petit», et je n'entendais que le son amorti de leurs paroles, coupé de «Quelle horreur!...», de «Pauvres gens!...», parfois de sanglots; puis l'un retournait aux nouvelles, l'autre à sa tâche, et moi à rien ou à quelque chose d'équivalent.

Vers la fin de l'hiver, une grande agitation se manifesta dans le pays. Des bruits alarmants se précisaient; on parlait d'une armée battue, poursuivie et traquée par les Prussiens, finalement obligée de passer la frontière en déposant ses armes. Je n'y comprenais pas grand-chose, et mon jeune esprit n'était pas de taille à donner forme à des propos aussi extraordinaires; mais ces allées et venues perpétuelles d'amis venant voir ma famille, ces causeries interminables roulant sur le même sujet, une atmosphère toujours chargée d'inquiétude, enfin et de toutes parts des préparatifs singuliers, la ville en remue-ménage, les bourgeois sur leurs portes et des soldats partout me mettaient en ébullition.

Tout cela demeure bien confus, et je fais effort pour préciser des souvenirs à ce point endormis, mais de ces événements date l'aurore de ma sensibilité, et je me dois d'en donner acte. Pareil à tous les enfants, la curiosité chez moi primait le reste, et, si le sens profond des choses et leur raison m'échappaient ou restaient vagues, les faits alors marquaient. Il s'en produisit de tels, et tant, et si palpables, que j'aurais du mal à vouloir les suivre et les énumérer.

Un beau jour, vers les quatre heures de l'après-midi, le tambour annonça que le soir même un fort détachement

de troupes internées arriverait en ville et serait logé chez l'habitant.

— On va voir des soldats de la guerre? disais-je à ma mère, des vrais?

Mais elle avait mieux à faire que de répondre. Déjà la maison était en branle-bas, la bonne affolée transportant d'un étage à l'autre paillasses et matelas, cependant que mon père, en bras de chemise, démontait des lits.

Il faisait nuit quand la colonne fit son entrée sur la place. J'étais tremblant d'émotion, et lorsque du fond d'ombre où grouillait un piétinement mou surgirent les premières figures, toutes jaunes dans l'éclat du gaz, j'eus peur et me collai aux jambes paternelles.

Mais aussi quel spectacle!

Je les vois encore, haillonneux, mornes, aplatis; brutalement éclairés pendant une seconde inoubliable, et rentrant aussitôt dans le noir où se hâtait leur panique. J'entends le bruit de leurs pas pressés et peureux, et le brouhaha de plaintes et de jurons d'où fusaient parfois de si pauvres plaisanteries! Sans ordre, par paquets ou à la débandade, il en passait, mêlés, confondus, interminablement. Une puanteur les environnait; plusieurs avaient des vêtements civils et mordaient à même des miches de pain, certains portaient un camarade sur leur dos, aucun n'avait d'uniforme reconnaissable; beaucoup étaient blessés, tous étaient hâves, barbus et crasseux.

Au jour, ce fut pis encore; il en arrivait à toute heure et le flot ne cessait plus. Des petits «moblots» exsangues, blottis dans des peaux de mouton, des cavaliers à pied, des fantasins juchés à deux sur de misérables chevaux à la queue rongée, aux flancs vidés, des turcos en braies de toile que la dysenterie leur collait aux cuisses, des nègres, des volontaires de toutes langues et de tout poil, des aventuriers, des bandits, des femmes, et jusqu'à des prisonniers allemands qui traînaient leurs loques dans cette déroute.

Quelques officiers suivaient la cohue, mais la plupart arrivaient en voiture, trop élégants, et parlant haut.

J'étais partout, dans le petit rayon que m'accordait la tolérance paternelle, et mon jeune cerveau s'imprima là de scènes d'horreur.

Je vis un malheureux, amputé des deux jambes, ballotter dans une hotte sur les épaules d'un ami; je vis panser et débrider des plaies, j'entendis craquer des os, je vis du sang, de l'ordure et du pus couler à filets le long du trottoir.

Chez nous, tous se multipliaient; on faisait la soupe dans une chaudière, et plusieurs fois j'accompagnai la bonne portant des arrosoirs de vin chaud dans les églises où campaient des bataillons. Le linge de la maison parti dès le premier jour, mon père n'avait plus ni vêtements ni chaussures; on découpa des couvertures de lit pour faire des bandes, et des hommes couchèrent, enveloppés dans nos beaux tapis, sur le parquet du salon.

Pour que je pusse aussi me rendre utile, mon père m'avait confié une boîte pleine de sucreries et de réglisse; je la portais pendue au cou par une ficelle, et lorsque la bonne criait : « Qui est-ce qui tousse? », des voix sans timbre râlaient : « Moi, moi » dans tous les coins, si bien que je me sauvais avec ma marchandise, épouvanté.

Ce cauchemar dura des semaines, après quoi le beau temps vint. Au soleil d'avril, ces images de meurtre mollirent, et peu à peu s'atténuèrent jusqu'à me devenir indifférentes; les pantalons rouges ne me firent plus peur, et je n'eus bientôt pas de meilleur ami qu'un grand diable de zouave recueilli par mon père et qui nous servit jusqu'à l'été.

Ensuite, de longues années durent s'écouler, que rien ne date; je grandis dans l'affection des miens, normalement, et sans qu'aucun présage permît de me distinguer des autres enfants.

— Tu étais bien gentil quand tu étais petit, disait ma mère. J'étais bien gentil, et voilà tout.

Nous habitons une maison fort ancienne, située dans le quartier bas de la ville ; on y accédait par une sorte de voûte sombre qui se fermait, le soir, au moyen d'une énorme porte bardée de fer et dont le fracas me faisait sursauter dans mon lit. Nous en occupions deux étages, le troisième et dernier étant loué par un graveur de lettres nommé Hubertin, sa femme et sa belle-sœur.

Ces braves gens m'avaient pris en amitié et m'attiraient chez eux ; je ne me faisais pas prier, l'établi du graveur, la boule de verre remplie d'eau colorée et les outils rangés le long du mur me remplissaient d'admiration. Je restais parfois des heures à suivre la main conduisant le burin dans le cuivre, et, de temps à autre, lorsqu'il s'interrompait, Hubertin, se tournant vers moi, disait de sa bonne grosse voix :

– Tu voudrais bien être graveur, pas vrai, Jacques ?

– Oh oui ! répondais-je.

– Alors dépêche-toi de grandir, et je t'apprendrai.

Nos fenêtres donnaient en grande partie sur une petite place raboteuse, ornée en son milieu d'une fontaine croulante de vétusté et d'un kiosque, où, l'été, un vieil homme vendait des fruits, et, l'hiver, des marrons. De là, je voyais se répéter les actes toujours pareils des boutiquiers et des voisins ; j'y passai bien des heures, assis à lire ou à ne rien faire.

Quant à la ville, assez montueuse à l'origine, elle avait en se développant conquis les coteaux d'alentour, dévalé le long des pentes et gagné la plaine. Elle y ruisselait de toutes parts, et ses dernières maisons, celles qui confinaient à la campagne, semblaient dans le vert des prés d'innombrables éclaboussures d'écume.

Au nord, elles atteignaient presque la grande forêt du Verdon. Au sud, elles s'arrêtaient à la Mouline, tassées les unes sur les autres devant cet obstacle comme pour y prendre leur élan. Quelques-unes l'avaient franchi, deux ou trois cahutes de mauvaise renommée, du côté desquelles les

gens bien n'aimaient pas à être vus. À l'est et à l'ouest, où leur course était plus facile, elles s'en allaient à l'aventure, un peu canalisées cependant par la grande route de Bolle à Ermeu, qui en menait bon nombre presque aux confins de ces villages.

Par-delà les bois du Verdon on apercevait le cône bleuâtre de la Drèche, et, sur la droite, dans un court fléchissement de l'horizon, un tout petit morceau de la Dent Noire, qui le matin luisait au soleil.

Del'autrecôtéde laMouline l'horizon, par contre, s'élevait brusquement, comme un mur. Une petite côte pelée, galeuse et pleine de tessons, du matin au soir remplie de claquements de fouet et d'injures. Toutes les déjections de la ville affluaient là, en tas où les gueux fouillaient, le soir, avec des crochets. Quatre tombereaux rangés en bataille se silhouettaient à son faite.

Pour voir plus loin il fallait grimper là-haut ; je le faisais souvent. On découvrait alors un amas de champs, de forêts et de villages, s'étageant jusqu'au pied de l'immense et morne Jura, dont la découpe barrait le ciel tellement, que, pour l'embrasser en son entier, il fallait faire un tour sur soi-même. Des routes éblouissantes de blancheur s'entrecroisaient partout ; très loin, vers l'extrême sud, le lac étendait sa nappe vaporeuse, soudain nette et couleur d'ardoise lorsque soufflait le vent d'ouest.

Dans ce cadre s'écoulèrent mes premières années ; j'en parcourus tout ce qui était accessible à des jambes inlassables : avec mes parents d'abord, le dimanche, promenades revêches où je devais courir sans cesse pour rattraper les miens, seul, plus tard, alors que j'usais ma fièvre dans les halliers et sur les routes, de l'aube à la nuit.

J'avais un petit camarade, fils d'un faïencier du voisinage nommé Vincent ; nous étions du même âge et passions

ensemble le meilleur de nos journées. À quoi faire, je me le demande; mais ce qui reste clair dans mon esprit, c'est une certaine après-midi de juin. Je nous vois encore, lui marchant sur le petit mur qui bordait la Mouline, et moi derrière. Ignorant ma présence, il s'en allait sifflant, les mains dans les poches, quand soudain mon ombre, que le soleil couchant poussait de son côté, l'atteignit. Comme il se retournait pour voir, son pied glissa, il fit un effort pour se rattraper, n'y parvint pas et tomba la tête la première. L'eau était basse malheureusement, son front porta sur un des rochers qui servaient de soubassement au mur, et, deux minutes plus tard, on le tirait de là évanoui et le crâne fendu.

Longtemps il délira, mais des soins entendus le sauvèrent. J'allais le voir chaque jour, mais quelle ne fut pas ma stupeur, la première fois qu'il put parler, de l'entendre m'accuser de l'avoir poussé, moi!...

— Tu m'as poussé! oui, tu m'as poussé!... Et volontairement!

Et comme je m'indignais :

— Ne nie pas, c'est inutile, puisque j'ai senti ta main là!

J'eus beau protester, l'adjurer, rien n'y fit; la légende s'accrédita. Je fus et restai « celui qui avait poussé le petit Vincent dans la rivière ». Ses parents mêmes, qui jusqu'alors m'avaient choyé à l'égal de leur fils, ne m'invitèrent plus que de loin en loin, pour finalement ne plus m'inviter du tout. Quant à lui, il guérit, mais l'ébranlement causé par la chute arrêta son développement et lui oblitéra l'intelligence. Nous nous perdîmes tôt de vue; j'appris plus tard qu'il était mort à vingt-quatre ans, alcoolique et misérable.

À cette heure, après tant d'années et malgré de plus lourds remords, je ne puis sans trembler songer à cette scène.

« J'ai senti ta main là! », disait-il, et ses yeux véhéments témoignaient d'une irréfutable certitude.

Jamais je ne parvins à comprendre les raisons qui avaient pu l'amener à émettre une aussi monstrueuse affirmation;

j'en fus longtemps troublé, puis les jours s'écoulèrent et j'oubliai : la vie n'était-elle pas là !

Sur ces entrefaites, on me mit au collège. J'y vécus sans que ma présence ajoutât à la classe d'autre élément qu'un nom ; je n'ai, durant les sept années que je végétais dans ce lieu néfaste, conquis ni un ami ni un savoir véritables, et je n'y pense qu'avec déplaisir. Les professeurs s'accordaient à me reconnaître des moyens, mais le difficile était de les préciser. Pour l'un, j'étais intelligent, compréhensif et paresseux ; pour l'autre, mon intelligence ne saillait pas, ou peu, mais j'avais en revanche des trésors d'application et de volonté.

Autant qu'il me semble, j'étais un garçon plutôt agréable et même gai, qui ne manifesta d'aptitudes particulières pour rien, sinon l'histoire et la géographie ; dans les autres branches, je n'obtins jamais que des notes moyennes, sans d'ailleurs que j'en souffrisse aucunement. Mais à quoi bon s'attarder au souvenir de ces temps moroses ! D'interminables séances, perdues à entendre à nonner des professeurs irascibles ; des après-midi d'été, lourdes, pleines de mouches et de torpeur, d'autres, en hiver, sous le gaz, la classe entière sommeillant dans la pestilence des latrines et du charbon !

Les seules minutes heureuses étaient celles de liberté. Oh ! les cris d'apaches à chaque sortie, et quelle joie forcée à dilater ses poumons dans le grand air !

De tous mes camarades, le seul avec lequel je me liai particulièrement fut un petit Niçois, fils d'une veuve qui habitait la Ville haute et s'appelait Musso. Nous avions des sympathies et des goûts communs ; je revois encore grâce à lui, hors l'épaisse monotonie de ces temps, quelques journées délicieuses et dont la fraîcheur me durerait, si...

Promenades en forêt où nous faisions la guerre à la façon des Peaux-Rouges, chasses aux moineaux, pêches aux écrevisses, escalades des rochers de Grand-Lieu qui me coûtèrent tant de fonds de culotte, que tout cela est loin !

Un matin, retirant son courrier de la boîte aux lettres, mon père y trouva une enveloppe à l'adresse d'Hubertin et glissée là par erreur ; il m'envoya la remettre au destinataire. C'était une fête pour moi d'aller chez le graveur, et j'en guettais les occasions. Je trouvai la porte de l'appartement ouverte ; il n'y avait personne dans le vestibule, et seuls le balancier de la grande horloge et son geste lent lui donnaient apparence de vie. Par la baie entrouverte du fond je vis l'atelier mangé de soleil, et, courbé sur sa tâche, le masque barbu d'Hubertin. Je fus une fois de plus frappé du contraste qu'offraient ses traits rudes, sa taille et ses mains puissantes avec la minutie de son travail. Il me semble encore le voir, trapu, massif, l'outil menu bougeant à peine entre ses doigts. De temps à autre, il soufflait sur les esquilles de métal soulevées par le burin, passait sa manche sur le cuivre et reprenait son trait, le sourcil tout gonflé d'attention. Je résolus de le surprendre, et, retenant mon souffle, j'entrai sur la pointe des pieds. Lui, tout à sa tâche, ne voyait rien ; il sifflotait du bout des lèvres, en s'interrompant parfois aux endroits difficiles. En trois pas, je fus à sa portée. Alors, brusquement, de toute la violence de mes poumons, je lui criai dans l'oreille :

– Le facteur!...

Et comme je m'étais un peu reculé pour jouir de l'effet, je le vis se dresser tout debout, cependant que de sa gorge s'échappait un cri terrible ; puis il se retourna.

J'entrevis une seconde la boule de ses yeux désorbités et les traits tordus de sa face ; de ses deux mains il battit l'air, et s'écroula sur le plancher.

Je demeurai pétrifié, tandis qu'à ma lèvre le rire prévu se changeait en grimace d'épouvante, puis j'osai regarder et je compris.

Dans son pouce gauche, sous l'ongle, le burin disparaissait à demi, fiché dans l'os.

À mon tour je criai, mais je crois bien que la voix ne sortit pas, ensuite je me précipitai dehors, appelant au secours ; on vint de toutes parts. Hubertin, raide dans sa blouse noire, ne bronchait pas ; il avait la peau couleur de cire, les yeux grands ouverts, avec, aux lèvres, un imperceptible tremblement. En vain sa femme se multiplia, lui fit respirer des sels et lui baigna les tempes d'eau vinaigrée, rien n'y fit ; il demeurait inerte, mais l'œil immense continuait à vivre, et me fixait.

Affolé, je courus me cacher chez les miens. Là, je dus préciser tous les détails. Par prudence, je les décrivis à ma façon. Je racontai qu'au moment où je déposais la lettre sur la table et qu'Hubertin à demi tourné me remerciait, il avait soudain poussé un grand cri, et presque aussitôt était tombé comme une masse. La chose n'ayant pas eu de témoins, rien n'autorisait à douter de ma parole ; on me crut donc, et ma mère, me voyant tout pâle, me prodigua ses soins.

Le soir nous apprîmes que le docteur, bien qu'ayant retiré l'outil de la blessure, manifestait des inquiétudes. Hubertin n'avait pas repris connaissance, et toute la nuit sa fenêtre fut éclairée.

Le lendemain, même état, plutôt pire. Il avait, paraît-il, prononcé quelques mots incohérents, parmi lesquels revenait mon nom ; je ne vivais plus. Ensuite, des accidents tétaniques se produisirent – sans doute quelque parcelle de cuivre avait-elle pénétré dans l'os –, puis la gangrène vint. On essaya de lutter, il fallut couper le doigt ; trop tard, le bras était atteint. Une deuxième opération ne fit qu'aggraver les choses, le mal empira, le malheureux Hubertin fut condamné.

Cinq jours encore il hurla de douleur, en continuant à m'appeler dans son délire, et mourut le samedi d'après sur la fin du jour.

Mon chagrin fut immense, et je ne le cachai point, mais j'étais bien trop jeune (j'avais dix ans à peine) pour que



HUBERTIN, RAIDE DANS SA BLOUSE NOIRE

l'horrible chose me pût pénétrer comme elle le fit depuis. Je sentais bien et je me reprochais le rôle que j'avais eu dans ce drame, mais je me consolais d'enfantines raisons :

« Je ne l'ai pas fait exprès... je ne l'ai pas fait exprès... »

Hélas!... je ne l'ai jamais fait exprès.

Ensuite les semaines passèrent, puis les mois, et l'empreinte s'effaça. La veuve elle-même, après un deuil intransigeant, finit par taire ses soupirs. Un beau jour elle risqua un peu de mauve à son chapeau, et, timidement, avec la saison nouvelle, se reprit à vouloir vivre. Bientôt ses chansons recommencèrent à accompagner le ronron de la machine à coudre, et l'année n'était pas écoulée qu'on ne pouvait entrer chez elle sans y croiser sur la porte un grand monsieur blond, qui arrivait toujours, à moins qu'il ne sortît. Je n'étais pas plus héroïque qu'elle, et, bien que d'un ordre différent, les sollicitations ne me manquaient pas : j'y cédaï.

J'adorais la campagne, je ne sais si je l'ai dit. Aucune distance ne me rebutait. Qu'il plût ou ventât, j'étais infatigable, et, le soir, mettais une sorte d'orgueil à rentrer au logis, poussiéreux et traînant des lambeaux de semelle.

Outre le petit Musso, mon compagnon ordinaire, j'avais pour camarade Antoine Vidal, un être un peu pâlot, blond, et qui avait des langueurs. Lui, marchait par hygiène et sur ordonnance; il n'en marchait d'ailleurs pas plus mal, et tenait vaillamment sa partie, mais nos propos ne l'amusaient pas. Il avait par contre des aspirations littéraires, vagues d'abord, mais qui dès la quatrième se précisèrent en un poème bâti suivant les bons modèles. Nous en subîmes fréquemment la lecture, et M. Sully Prudhomme à qui il en avait fait tenir copie négligea toujours de donner un avis pourtant bien escompté. Je sus plus tard qu'à ce poème succédèrent nombre d'autres, et plus longs. Il se résolut,

étant sans moyens, à briguer sur la foi des annonces un poste de précepteur, qu'il obtint. Nous étions séparés depuis longtemps quand il mourut phtisique en Silésie.

Nous partions généralement au matin, sur les neuf heures, les poches bourrées de chocolat, avec, dans un coin, quelques sous pour les imprévus. Musso prenait une gourde remplie de café noir, et chacun avait de la ficelle et son couteau.

Nous escaladions d'une traite la rampe du Mollard, et ne soufflions qu'arrivés au sommet, à la petite esplanade circulaire d'où bifurquaient les deux grandes routes, à droite celle qui par Vuidoux s'en allait sur Saille et Ermeu, à gauche celle de Verne. Nous remontions cette dernière jusqu'à l'orée de la forêt du Verdon, pour la quitter dès le premier arbre, heureux de galoper sous bois librement.

Alors commençaient les opérations de guerre. Moi, j'étais toujours le sauvage, c'était acquis ; les deux autres me donnaient la chasse, Musso avec frénésie, Vidal plus mollement, par acquit de conscience et pour ne pas enfreindre les ordres de sa mère, une toute petite personne desséchée que nous aimions tous.

La poursuite durait parfois des heures, car nous faisons les choses au naturel, moi surtout, qui, en ma qualité de sauvage, usais de tous les stratagèmes. J'avais l'art de me confondre avec le terrain, je me déguisais en buisson, en rocher ; je mouillais mon doigt pour saisir d'où venait le vent, afin de mieux celer mes fumées, et j'écoutais à même le sol, l'oreille dans le terreau, pour percevoir l'ennemi de plus loin. Un jour, l'ennemi, Musso en l'espèce, me cueillit dans cette posture et me fit prisonnier, ce dont je fus mortifié grandement.

Pas un coin de l'antique forêt qui ne nous fût connu ; nous poussions à fond, sans souci des ronces ni de l'heure. On finissait toujours par trouver une ferme, où, moyennant quelques centimes, on nous servait sur le pouce un bol de lait, un quignon de pain et du fromage.

On repartait la bouche pleine, et ça durait jusqu'à la nuit.

Un soir je revins avec une entorse et fis cinq kilomètres à cloche-pied ; je faillis m'évanouir, mais je portais beau, et, tout éclopé que je fusse, j'avais entre mes deux copains la belle allure du vainqueur.

L'hiver, les choses se passaient de façon identique, à cela près que Vidal, trop frileux, n'en était pas, mais l'épaisseur de la neige nous interdisant parfois la forêt, il fallait y suppléer. Les jours de beau froid sec, nous nous « lugions », et, pour ce faire, avions le courage de grimper, attelés comme des mules à nos luges, jusqu'à Villy, gros village situé à quatre cents mètres au-dessus de la ville. De là, juchés sur ces mécaniques, nous dévalions la pente en manière de projectiles. Chaque année se soldait dans le pays par quelques jambes, bras ou têtes cassés, mais ni Musso ni moi n'atteignîmes jamais à cet honneur.

Lorsque le temps était par trop mauvais, nous organisions quelque partie à domicile, et les choses n'en tournaient pas plus mal. Fils unique comme moi, Musso habitait à deux pas de la cathédrale une maison extraordinaire. J'imagine qu'elle faisait autrefois partie de quelque dépendance ecclésiastique. Quelle étrange bâtisse, pleine de hauts et de bas, de trous noirs, et de recoins où le pied butait, mais qui fournissaient de si merveilleuses cachettes !

L'aspect extérieur, hormis les fenêtres soulignées d'entre-lacs sculptés, n'avait rien de très caractéristique, tant le pic et le badigeon des restaurateurs s'y étaient évertués. On entrait par une grande porte dont l'ogive montrait encore à son cintre un reste d'écusson, mais un propriétaire parcimonieux l'avait bouchée aux trois quarts, ne laissant subsister à l'usage des locataires qu'un trou misérable et bas, fermé à la nuit tombante par un vantail de sapin. Franchi le seuil, on manquait au premier pas de s'étaler sur une marche ; par bonheur la main trouvait bientôt une rampe et s'y cramponnait. De la suivre conduisait à l'étage, et là un filet de jour tombant d'une imposte permettait de s'y reconnaître.

L'appartement qu'occupait Musso, avec sa mère, comprenait quatre ou cinq pièces assez spacieuses et séparées l'une de l'autre par des murs de forteresse; on n'y voyait guère, toutes prenant jour sur une sorte de galerie couverte, à massifs piliers de bois, et d'où, par contre, la vue était admirable, tant sur les bas quartiers dont les ruelles s'enchevêtraient trente mètres au-dessous, que plus loin, sur les pentes herbeuses qui conduisaient à la forêt du Verdon. On y voyait aussi dans son plein la Dent Noire et son prolongement, l'échine arrondie et neigeuse de la Lisse.

Dans ce milieu pittoresque, les éléments d'intérêt ne se comptaient plus, surtout pour nous, gamins de quinze ans à la cervelle pétrie de lectures héroïques et moyenâgeuses, et, pour y ajouter encore, M. Musso, dont la veuve gardait la mémoire avec une dignité recueillie, avait laissé des souvenirs : ses sabres d'abord (il avait pris part aux guerres d'Algérie), ses épauettes, un képi plein de mites, deux pistolets, une paire d'éperons, et quelques loques arabes sans valeur, mais dont l'éploi faisait flamboyer à nos yeux l'Afrique tout entière. Ne pouvant dans un cadre aussi réduit nous livrer à la « chasse à l'homme », nous nous fatiguions à des jeux plus strictement militaires, rééditant assauts, tournois et passes d'armes. Mme Musso, à la fois inquiète et souriante, y présidait du haut de son tricot.

Chez moi, les distractions revêtaient un tour moins belliqueux. Mon père tenait commerce de droguerie et couleurs, et sa boutique donnait sur la place par trois vitrines contenant chacune les produits les plus susceptibles de tirer l'œil.

Dans la première : deux grands bocalux, pleins, l'un de sulfate de cuivre, l'autre de sulfate de fer, et reliés par un cha-pelet de bouchons artistement enfilés. Au-dessous, un bloc de camphre sur un lit de peaux de chamois; à gauche de ce camphre un caisson de boules de naphthaline, à droite six paquets d'une lessive incomparable.

Dans la deuxième, la plus belle : douze tubes de verre, alignés en bataille sur une tablette, et remplis à pleins bords de couleurs dont le nom seul me rendait fier. Il y avait, dans l'ordre : jaune de chrome clair, jaune de chrome foncé, cadmium, bleu de cobalt, bleu d'outremer, bleu de Prusse, vert milori, vert anglais, garance rose, cinabre d'Autriche, rouge d'Andrinople, et carmin fin. Ce dernier, vu son prix, était, les jours de soleil, préservé par un journal, que, par faveur, je disposais moi-même.

Dans la troisième : les produits ménagers, poudre à polir, cirage, soude, mine de plomb, etc.

Un deuxième corps de bâtiment situé sur le derrière, un peu en contrebas, se liait à la boutique par une sorte de couloir-passage qui nous servit souvent de champ de tir. Il recélait les réserves, grandes pièces carrelées où s'amoncelaient des marchandises de tout ordre. Nous faisons de ce lieu le centre principal de nos opérations.

Peut-être un père avisé eût-il interdit de tels exercices ; cela eût évité de fâcheuses histoires, celle, par exemple, de Vidal passé au violet pourpre pour avoir chu dans un tonneau d'orseille, ou la mienne à moi, qui fus trois jours au lit d'une indigestion de « manne en larmes » ; mais c'étaient là de petits malheurs, et dont on riait.

Eût-on évité la chose terrible ?

Un jour que nous procédions tous deux à des fouilles dans ce capharnaüm, Musso, avisant un tonneau plein de poudre verte, me demanda de lui en donner un peu, juste de quoi repeindre une cage qu'il avait et dans quoi s'étiolait un épervier. D'une telle masse, quelques pincées ne se connaîtraient pas ; aussi lui remplis-je une petite boîte en fer-blanc, qu'il mit dans sa poche, bourrée, comme on pense, d'un nombre fabuleux d'autres objets.

Au bout d'un instant, Musso, tirant son mouchoir, s'aperçut que de la boîte, insuffisamment fermée sans doute, un peu de couleur s'était répandue, saupoudrant le tout ; il

voulut remettre les choses en l'état, mais, pressé par je ne sais quelle sottise idée, je l'en dissuadai, affirmant que cela n'avait aucune espèce d'importance, et qu'il ferait tout aussi bien ce nettoyage une fois chez lui.

– Si c'était du poison? me dit-il.

– Es-tu fou? répondis-je... Papa a enfermé les poisons. D'ailleurs, ajoutai-je par une sorte de jactance que j'affectais volontiers quand je parlais du commerce paternel, je m'y connais, tu le sais bien.

Musso n'insista plus.

Le lendemain, en classe, je fus fort étonné de le voir faire à plusieurs reprises au professeur ce geste symbolique, qui, dans tous les collèges, exprime le désir de s'absenter un instant. Comme il semblait abuser, on lui demanda des explications; vu ses réponses et son air, on le renvoya chez lui.

L'après-midi il ne parut pas, le lendemain non plus; j'étais surpris, vaguement inquiet même; le retour à la maison devait et au-delà justifier mes appréhensions.

Je trouvai ma mère assise en tête à tête avec le docteur Paulin, vieil ami de la famille, et dès l'entrée je devinai qu'il s'agissait de Musso. On ne me laissa pas le temps de réfléchir, et je n'avais pas retiré ma casquette que ma mère furibonde me clouait au seuil :

– Alors, il paraît que tu as empoisonné le petit Musso?

– Musso?

– Il est peut-être même déjà mort... Assassin!

– Musso?

– Fais bien l'étonné, va!...

Étonné, c'est trop peu dire – j'étais abasourdi, tué.

– Vas-tu parler, oui ou non?... Mais réponds au moins, monstre!

– Ah! tu en fais de belles, dit à son tour le docteur.

– T'expliqueras-tu, à la fin? cria ma mère qui se précipitait, la main haute.

Heureusement, le docteur s'interposa :

– Allons, gamin... comment ça s'est-il passé?

– Quoi?

– Tu as donné du poison à ton ami?

– Jamais!

– Tu ne lui as pas donné de la couleur verte, dans une boîte?

– La couleur verte!... ah bon!... Hé oui, parbleu, je lui en ai donné pour repeindre sa cage!... Et puis après?

– Tu prends sans permission!... Tu voles tes parents! clamait ma mère... Voleur et assassin!... Mon fils est voleur et assassin!

– Voyons, ma bonne dame, fit le docteur, calmez-vous, ou nous ne nous y retrouverons jamais!

Et revenant à moi :

– Écoute, petit... tu as donné à ton ami de la couleur verte, dans une boîte?

– Oui.

– Eh bien, un peu de cette couleur verte, qui est un poison violent, a dû glisser dans le fond de sa poche, et comme dans sa poche ton ami trimbalait du pain, du chocolat, un mouchoir, que sais-je, moi!... ton ami s'est empoisonné!

Quelque chose d'effroyable m'apparut, toutefois j'écartai l'image et voulus lutter.

– Je ne lui ai pas donné la couleur pour qu'il la mange!

– Vraiment!

– C'était pour sa cage!

– Quand tu me l'auras répété dix fois...

Mais, buté, je n'entendais rien; pareil au naufragé roulé par le flot, j'avais trouvé cette cage et je m'y cramponnais désespérément.

– Je lui ai donné la couleur pour repeindre sa cage. Je le jure. D'abord c'est lui qui me l'a demandée.

– Si on te demandait de te jeter à la Mouline, le ferais-tu? dit ma mère, à qui la situation faisait perdre un peu le sentiment des nuances.

– Mais puisque c’était pour repeindre sa cage!

– En voilà assez! reprit le docteur. Tu as donné à ton ami Musso, en lui disant qu’elle était sans danger, de la couleur... pour repeindre sa cage, c’est entendu! Cette couleur est du vert de Schweinfurth, acéto-arsénite de cuivre, poison des plus dangereux.

– Est-ce que je savais, moi!

– Je l’espère bien!... Ton ami, qui entre nous est un fameux maladroit, a avalé quelques parcelles de ce poison et si bien fait son compte, que je n’ai plus grand espoir de le sauver, là!

Je reçus un coup de fouet dans les jointures, les objets s’effacèrent devant mes yeux, et je m’écroulais, quand le brave homme me poussa sur une chaise :

– Allons, allons... Après tout, il n’y a pas que de sa faute, à cet enfant.

– C’était pour repeindre sa cage... balbutiai-je encore, et je perdis connaissance.

Je me retrouvai dans mon lit, et le premier objet que je perçus fut une tasse dans laquelle ma mère remuait quelque chose avec une cuillère. Au-dessus, deux yeux secs dont l’aspect me terrifia.

– Bois, me dit-elle.

C’était très mauvais, mais je crus opportun de n’en rien dire et m’exécutai.

– As-tu mal?

– Oui.

– Où?

– Là.

– Où là?

– Là.

Je ne précisai rien, n’ayant en réalité mal nulle part, mais, après une telle catastrophe, une douleur me semblait si indispensable, si légitime, que j’eusse cru faillir en m’y soustrayant. Vu l’énormité de mon crime, elle me semblait

aussi d'élémentaire prudence; on ne frappe pas l'ennemi désarmé.

– Veux-tu te lever?

– Non, j'ai mal.

– Eh bien, reste!

Glaciale, elle se dirigea vers la porte; je la suivis de l'œil; à l'instant de sortir elle se retourna, nos regards se croisèrent, et je vis le sien si douloureux, si gonflé de larmes, que j'éclatai :

– Maman! criai-je, maman!

Alors, vaincue, elle se précipita, me couvrant toute de ses bras, et moi si heureux de m'abandonner!

– Mon pauvre petit, disait-elle... mon pauvre petit, mon pauvre petit!

Je ne savais que pleurer, elle aussi; nous restâmes longtemps mêlant nos sanglots. À la fin elle se ressaisit :

– Mon Dieu!... et papa!...

Mon père était en tournée d'affaires, je frémis à l'évocation de ce retour.

– Ne lui dis pas, maman... ne lui dis pas...

Mais elle reprenait déjà sa plainte, doucement :

– Mon pauvre petit, mon pauvre petit...

Enfin, l'heure étant venue d'aller aux nouvelles, ma mère sortit, et je restai seul.

C'était donc possible!... J'avais fait cela... J'avais empoisonné Musso, moi!...

«Em-poi-son-né!...»

J'épelais et retournais le mot dans ma tête, sans cesse, comme pour mieux me pénétrer de son sens atroce, et aussi forcer un remords que je trouvais lent. «Empoisonné!...» Le malheureux, alors que je prélassais mon inconscience dans des draps bien chauds, agonisait peut-être dans les siens, lui, ma troisième victime!...

J'étais brisé. La honte, le désespoir, et, faut-il le dire, aussi la crainte, battaient ma faiblesse à grands coups. Je ne savais

plus, je ne percevais plus, je n'existais plus. Dans le désordre de mes idées, de niaises raisons s'entrechoquaient sans que j'arrivasse à les lier, et toutes les excuses mendrées à ma conscience étaient, au jour brutal du fait, comme des loques au soleil.

J'avais empoisonné Musso...

Trois grands jours durèrent; le docteur ayant supprimé toute visite, on attendait sa venue dans un halètement. Chaque coup de sonnette était un coup de poignard; ma mère pleurait dans les coins, et j'entendais soupirer mon père à son bureau.

Le pauvre homme!... Devant ma face bourrelée, sa colère n'avait pas tenu longtemps, et ses éclats de voix s'étaient vite apaisés.

Un soir le docteur Paulin vint très tard, si tard, qu'on ne l'attendait plus. Je le reconnus de loin et compris tout, à son air, mais je n'eus pas la force d'apprendre la nouvelle et me sauvai.

On enterra Musso le surlendemain. Je suivis le convoi, raide comme un automate; au retour mes dents claquaient, il fallut me coucher et les miens s'inquiétèrent. Ensuite, courageusement, j'allai voir Mme Musso, prêt à toutes les expiations; je faillis m'évanouir au bruit du timbre, mais elle me reçut doucement et parla de son ton tranquille.

Une odeur de fleurs emplissait la pièce, et quelques roses finissaient de mourir dans un vase que Georges affectionnait. J'en voulus emporter une, Mme Musso retint mon bras comme on arrête un sacrilège. Après, elle me reconduisit; son «Au revoir» tomba de haut sur ma douleur, j'en sentis le poids et je devinai que nous ne nous reverrions plus.

J'entendis sur mes talons se fermer une porte qu'elle n'ouvrit plus pour personne; recluse, elle végéta dans ses reliques, et mourut inconsolée, l'an d'après.

J'arrête ici ce sommaire d'une enfance désormais close. À dater de ce jour, l'être expansif et batailleur que j'étais devint un adolescent vieillot, à l'âme fripée et solitaire. Assombri, je me confinai dans le silence, et s'il m'arriva parfois encore d'errer sous les ombrages, du moins la forêt du Verdon n'entendit plus mes cris.

J'achevai les deux ou trois années d'études qui me restaient à faire; puis, le temps venu de songer à l'avenir, je choisis, sans autre raison, une carrière qui m'éloignerait à tout jamais de ces lieux où par trois fois j'avais donné la mort.

Je manifestai le désir de venir à Paris y poursuivre mon droit, et mes parents acquiescèrent.

CHAPITRE II

Me voici donc à Paris. J'ai dix-huit ans, un passé dont le temps finira bien par effacer la hantise, du courage, peu de besoins et de l'estomac : pourquoi l'avenir ne m'appartient-il pas ?

Je vois sur ma table la photographie de l'être que j'étais à ce lever de ma vie d'homme, et, sous la toison de boucles brunes, jadis orgueil de ma mère, mais déjà bien assagies, je distingue un profil assez fin. Un front égal, un œil pâle, bien placé, mais sans éclat sous des paupières malades, un nez court et busqué, une lèvre supérieure proéminente, où pointent les prémices d'une moustache retardataire, une bouche aux lèvres épaisses, volontiers entrouvertes sur des dents assez belles, mais écartées, et, subitement, la fuite d'un tout petit menton raté, d'un mauvais petit menton de hasard, qui entache l'ensemble et le tare de sa défaillance.

Muni d'une vingtaine de volumes et de quelques centaines de francs, j'avais dirigé mes pas vers les hauteurs du Panthéon et promptement déniché le logis propre à recevoir mes espérances et ma garde-robe. J'occupais en plein Quartier latin la chambre banale de l'étudiant pauvre, dix mètres d'un carrelage râpé dont une carpette vagabonde

masquait parfois les lacunes et la poussière. Un lit, trois chaises au capiton las, une toilette sévère, et une commode dont le marbre fendu servait de bibliothèque, en constituaient à la fois le luxe et l'indispensable. Devant la fenêtre, dont un océan de toits bleus remplissait l'ouverture, une table en bois blanc, vêtue d'un lambeau de vieux reps, fut érigée en cabinet de travail, et vit à ce titre germer et se flétrir bien des projets.

À droite, à gauche et de tous les côtés, des pièces pareilles étaient habitées par des êtres pareils à moi. J'entendais à travers les cloisons le bruit répété de leurs existences identiques; le soir, sous ma porte mal close, de grands rais de lumière filtraient au passage des bougeoirs.

Nul commerce entre nous, chacun vivait sa vie à soi; à peine de-ci de-là un « Bonjour » sur la porte, un « Pardon » dans l'escalier. Quelquefois, à l'heure des rentrées tardives, des frous-frous se mêlaient au bruit des pas dans le couloir. J'écoutais alors, ma curiosité suivait le couple, et lorsque la clé grinçait à côté, si près que je croyais l'entendre chez moi, j'avais d'irrésistibles distractions, et le travail ou le sommeil me devenaient également difficiles.

Le matin, je marchais une demi-heure sous les arbres du Luxembourg – cela me permettait de digérer à l'aise un chocolat pris dans une crèmerie du voisinage –, puis j'allais à mes cours, où je piochais courageusement. À midi, je retournais à ma crèmerie; pour quelques sous on m'y donnait une côtelette passable et un dessert. Après, re-promenade au Luxembourg, et travail en chambre jusqu'à la nuit.

Le soir, la bibliothèque Sainte-Geneviève était mon refuge d'élection; j'en goûtais le silence, la lumière, et cette bonne chaleur administrative dont mes tibias ont gardé l'attendrissement – du feu pour moi tout seul est un luxe dont je n'ai tâté qu'assez tard. J'y trouvais aussi de bonnes chaises au cuir patiné, et des lectures à l'infini. À la fermeture, je vaguais une heure le long des trottoirs, flânant aux

terrasses, et, selon mon humeur ou mes ressources, procédais à l'expédition de mes affaires de cœur.

Je n'avais bien entendu pas de maîtresse ; toutes les raisons, y compris la raison même, me l'interdisaient. D'abord, sans être naïf, j'avais trop peu d'expérience pour être à mon aise avec les filles ; leur hardiesse m'effrayait, puis aussi la crainte salutaire de quelques possibles accidents. Enfin, promener des créatures voyantes sur le boulevard et amonceler des soucoupes en leur compagnie ne me procuraient aucune joie. Je n'étais certes pas un ermite, mais les paroles d'amour émises par des lèvres qui fleuraient la cigarette du baiser d'autrui n'étaient pas des excitants décisifs à mes flammes ; à les ouïr mon bonheur se traînait, et j'avais des lendemains pleins d'amertume à comparer l'actif de mes félicités au déchet de mes illusions.

Je préférais, si mes aspirations devenaient impérieuses, les confier aux soins de personnes stylées, qui avaient les ongles nets et le sourire permanent. Là, dans des maisons discrètes, où il faisait clair et moelleux, j'évitais les déshabillages et les ablutions malséantes. D'un geste sûr de ma canne, je désignais toujours la personne la plus propice ; elle-même s'en montrait ravie, et le prouvait par une exceptionnelle diligence ; mon délire était bref, mais hygiénique et soigné ; en plus, on me disait merci et je partais encadré de politesses.

À dire vrai, la femme ne me préoccupait guère. J'y pensais le moins possible et ne lui consacrais que les heures où vraiment je n'avais pas mieux. Or chaque minute de mon temps avait un emploi dont j'étais jaloux.

Je vivais de la sorte une petite existence à mon image, un peu grise, mais ordonnée et sans place pour l'imprévu. Je la vivais quotidiennement, aussi à l'aise dans mes habitudes que le bras dans sa manche. D'ailleurs j'eus dès l'enfance – et je l'ai encore – une répulsion pour tout ce qui sent la bohème et le débraillé. Jamais je ne pus arborer un béret, ni

me donner ces airs crâneurs et véhéments qui sont, paraît-il, un attribut de la vingtième année. Je portais un melon, comme tout le monde, et ma cravate n'avait rien d'offensif. Quel que fût mon dénuement à certains jours, j'avais la satisfaction de penser qu'il n'y paraissait pas.

La « vertu », non plus que le spectacle de ses adeptes, n'eut jamais rien qui me séduisît ; je la trouve illusoire, et eux sans beauté, puis je conçois mal les morales qui veulent à toute force réglementer l'individu, dont valent toutes les manifestations ; mais, et ceci n'est pas hypocrisie, je tiens à ce que les formes extérieures soient sauvegardées, et que rien au-dehors ne transparaisse de ce qui se passe au-dedans. Le plaisir est chose strictement personnelle, sensible en profondeur, pour qui le tête-à-tête est un maximum ; l'étaler aux regards d'autrui en abolit vite le mirage – et que devient un transport à quoi participent des tiers !

À ce titre, et plus encore que la « vertu », j'exécrais la bagatelle. Les niaiseries sentimentales, roucoulades, couples penchés, promenades à Robinson et le reste, ont toujours eu le don de me porter sur les nerfs. Donner le spectacle de ses transes amoureuses ou raconter au café des aventures m'a toujours semblé chose particulièrement inharmonieuse et haïssable. Jeune, je fis l'amour, beaucoup ; plus tard, j'aimai. Quelles que fussent leurs violences, mes folies furent toujours internes, et je n'en étalai jamais le désordre. Mais ce thème est prématuré.

Je me liai peu, non que je ne trouvasse dans le voisinage d'excellents camarades susceptibles de devenir des amis, mais mon passé, cuisant encore, m'imposait une réserve dont je ne me départis que très tard. Une excessive timidité, jointe à la gêne enfantine que me causait un accent de province, faisait le reste. Jamais je ne refusai ma main, non plus qu'un service, mais quelque chose de mon air coupait les élans, et les sympathies se lassaient vite au contact de ma froideur. Je fus ainsi bientôt le contraire de ce qu'on appelle un causeur,

et, sitôt finies les prolixités de la première adolescence, je me renfermai dans le mutisme, et pris l'habitude d'écouter beaucoup et de m'aventurer le moins possible, surtout quand le sujet m'était cher. Si le hasard voulait qu'un tel sujet se trouvât sur le terrain, je me sentais pris d'un trouble extrême ; je cédaux aux moindres raisons, et, pour donner le change, alors, et garder quelque figure, je me lançais dans de faciles plaisanteries sur les thèmes les plus divers et les moins opportuns. On en riait parfois, j'insistais, et, caché sous ce voile ténu, j'arrivais tant bien que mal à sauver ma pudeur.

Au fond je n'eus de passion réelle que pour les arts. Théoriquement j'en étais assez averti – j'avais beaucoup de lecture –, mais ne connaissais de chefs-d'œuvre que par ouï-dire. Le Louvre me fut un éblouissement, et les jours que j'y passai furent des meilleurs et des plus nourris de mon existence. Bien que n'ayant aucune disposition pour le dessin (je ne fus jamais capable de donner un sens à un trait), je goûtais l'œuvre d'art et la percevais avec justesse, quelle que fût son époque ou son origine. Je n'y arrivai, bien sûr, pas du premier coup, mais mes progrès furent rapides, et je pus, je le constatai plus tard, m'en entretenir avec agrément, même dans les milieux d'artistes, qui sont, quoi qu'on prétende, ceux où l'on en parle le mieux.

D'instinct, mes préférences allaient aux écoles sévères et de grand goût, mais j'avais pour la sculpture une prédilection particulière. Voir s'accrocher la lumière et tourner l'ombre sur un bloc de marbre est une jouissance dont mes yeux ne se lassèrent jamais, et que mes mains achevaient avec volupté. Je raffinais très vite ; certains fragments, n'offrissent-ils qu'un vestige de surface, avaient pour moi pleine signification, et cela à tel point, qu'il m'arriva, étant en vacances, de ramasser des cailloux sur les plages et de les garder des heures dans ma poche où mes doigts en caressaient les contours.